

QUADERNS DE FILOLOGIA

ESTUDIS LITERARIS

II

1996

**LA PERSUASION DÉRISOIRE
DANS LA BRANCHE VII
DU ROMAN DE RENARD**

Evelio Miñano

FACULTAT DE FILOLOGIA
UNIVERSITAT DE VALÈNCIA

LA PERSUASION DÉRISOIRE DANS LA BRANCHE VII DU ROMAN DE RENARD

Evelio Miñano Martínez
Universitat de València

Dans le vaste ensemble du corpus renardien la branche VII présente des traits qui lui font occuper une place particulière. Constituée essentiellement par la confession de Renard en danger de mort à son confesseur, à l'occurrence le milan Hubert, son dénouement surprend même le lecteur habitué aux mauvais tours du goupil. Effectivement, le fait que Renard finisse sa confession en mangeant un confesseur qui, de plus, vient de lui pardonner généreusement d'avoir dévoré ses fils - ce qu'il vient d'apprendre à l'instant-révéle, du moins au premier abord, une certaine perspective autoriale sinon d'antipathie du moins de distanciation par rapport au goupil. Perspective qui tranche avec la plupart du *Roman* où il est évident que malgré ses méfaits, malgré ses trahisons, Renard est un personnage sympathique qui séduit avec force et son narrateur et son lecteur. Toute étude sur cette branche devrait donc tenir compte de ce premier cadre narratif d'hostilité envers son héros. Mais il y a plus: Lucien Foullet dans son étude classique de la branche VII concluait qu'avec cet auteur "Il n'y a pas de doute que nous soyons en mauvaise compagnie"¹, certainement à cause de sa complaisance pour les descriptions ordurières. Effectivement, les propos obscènes abondent au cours de cette confession autant chez Renard que chez son confesseur, ce qui a pu détourner plus d'un chercheur de l'analyse de cette branche.

Hostilité manifeste envers Renard et confession où l'auteur applique sa verve aux propos orduriers marquent donc avec force cette branche dans le corpus renardien. Cependant, on aurait tort de séparer pour autant celle-ci du reste du *Roman*: comme tant d'autres elle nous montre le goupil persuadant et séduisant une de ses victimes afin de la faire tomber dans ses filets. Que le propos soit parfois franchement obscène de part et d'autre, que l'action soit quasiment nulle, que le récit finisse par une condamnation explicite du goupil - "Ha las! ci a

1. Lucien Foullet, *Le Roman de Renard*, Paris, Champion, 1914, p.443.

mal pecheor / Qui a mangié son confessor" (vv. 843-844)², l'oeuvre se plie au schème habituel d'un séducteur développant une série de stratégies face à ses victimes qui, de leur côté, tentent de se défendre.

Plus concrètement nous assistons dans cette branche à une série de tentatives de part et d'autre pour persuader jusqu'à la trahison finale de Renard qui réussit à mettre le milan à la portée de ses crocs. Notre étude se consacra aux diverses stratégies mises en oeuvre à ce but. Stratégie de Renard en premier lieu afin que le milan s'approche pour le confesser, stratégie par la suite du milan afin de convaincre Renard pour qu'il confesse tous ses péchés, confession subéquente de celui-ci avec insistance burlesque, tentative du confesseur pour détourner Renard de sa liaison adultère avec Hersent la louve, et finalement, persuasion qui devient séduction du milan se mettant de lui-même à la portée du goupil qui le dévore. Mais avant de passer à l'analyse de ces divers moments, une constatation s'impose: dans la branche VII une bonne partie des tentatives de persuasion sont vaines. Renard n'a aucunement besoin d'insister comme il le fait sur ses péchés pour que son confesseur le croie: quant à Hubert c'est par une flagrante méconnaissance du goupil qu'il tente de le convaincre d'abandonner sa conduite habituelle. Bien sûr, il y a au moins une persuasion dont les effets sont importants dans le récit: celle du milan qui, croyant au repentir final de Renard, s'approche de celui-ci pour le baiser de la réconciliation. Mais en dehors de cette persuasion sur laquelle s'achève le récit, il est probable que les stratégies mises à l'oeuvre ne soient pas tant axées sur une tentative de convaincre l'autre au niveau de la fiction que sur une tentative de donner libre cours à un discours outré et provocant qui, par l'usage d'habiletés créatrices détournées de leur but habituel, serait directement orienté vers le lecteur. Une question dès maintenant hantera ce travail: le véritable Renard séducteur de cette branche ne serait-il pas son narrateur? Le lecteur ne serait-il pas victime transitoire, tandis que se développe la fiction, de cet auteur "renardisé"?

La branche VII commence par un prologue axé sur le thème typique de Fortune et un court épisode qui sert d'introduction à l'essentiel du récit: le repentir de Renard et sa cruelle vengeance sur le milan. Il convient de remarquer toutefois que ce court épisode qui développe un des exploits habituels de Renard dans le poulailler, annonce déjà ce qui constituera l'essentiel du récit. Ainsi, surpris au milieu de son festin, et craignant de ne pouvoir échapper, Renard s'exclame-t-il: "Ha,

que ferai? se prestre ouïsse/ *Corpus Domini* reçouïsse./ Et a lui contés me feïsse./ Car se mes péchés rejëisse./ Ne m'en poïst venir nus mals" (vv. 152-157). Le goupil, dès le début, se montre donc attrité par cette intention de se repentir non pas, comme ses paroles le prouvent, par amour à Dieu, mais par la crainte des tourments de l'enfer. Il essaiera des coups de la part de ses agresseurs mais réussira à sauver sa peau, oubliant comme on pouvait s'y attendre, toute intention de se confesser dès qu'il sera hors de danger. Ayant échappé, il monte sur une meule de foin pour y passer la nuit, mais à son réveil le lendemain il s'aperçoit qu'il se trouve dans une fâcheuse situation: la rivière est en crue et la meule de foin se trouve entourée d'eau. C'est alors que Renard, craignant pour sa vie, ressent la nécessité, comme il lui était arrivé peu avant, de se confesser.

Mais pour aborder cette confession il convient que nous examinions la prière que Renard a récitée avant de s'endormir. Le goupil a récité douze paternôtres demandant "Que Dex garisse toz larons, / Traïtors et felons, / Toz felons et traïtors, / Et toz aprimes lecheors [...] / et toz çous qui de barat vivent [...]" (vv. 247-253). Par contre il donne libre cours à sa haine pour les moines, prêtres et *hermites* en demandant à Dieu qu'il leur donne "grant torment". Nous voilà donc face à une tentative de persuasion bien particulière: une prière insolente afin d'obtenir une attitude déterminée de la Providence. Le narrateur s'est complu à présenter Renard dès le début de ce récit comme un véritable suppôt de Satan; contrairement à d'autres auteurs du *Roman de Renard* qui justifient les méfaits du goupil, du moins en partie, ne serait-ce que par l'urgence des besoins de celui-ci ou les fautes que commettent les victimes, notre auteur tient à ne laisser aucune circonstance atténuante. S'il fait le mal, ayant de plus l'audace de demander la protection de Dieu sans intention de contrition, c'est par un projet délibérément immoral:

"Car qui bien fet, ne doit pas vivre,
Mais cil qui tot ades s'entvre,
cil qui emble, et cil qui tousi,
Et qui emprunte et rien ne sost,
Ja cist siecle ne doit faillir." (VV.263-267)

L'auteur ne manque pas de nous indiquer les raisons de cette prière: il agit ainsi sachant que "[...] si Dex aidast als maus, / Adonques seroit bien saus" (vv. 277-278). Mais une question se pose: la prière de Renard a-t-elle été écoutée par Dieu? Il est surprenant de constater qu'à la fin du récit un Renard méchant et cruel dévore un milan ver-

2. Toutes les citations sont tirées de l'édition de Jean Dufournet: *Le Roman de Renart II*, Paris, Garnier Flammarion, 1985.

teux et généreux au point de se réconcilier avec celui qui a tué ses fils. Si nous acceptons que le goupil ne bénéficie d'aucune faveur de la part de l'auteur nous découvrirons tout le pessimisme de sa vision du monde: Renard, incarnation ici des méchants, triomphe des bons sur terre. Si les vertueux ne veulent pas se résigner à attendre l'autre vie il est alors indispensable qu'ils se méfient afin de ne pas tomber dans les filets de Renard. Les fréquents jugements de l'auteur sur le goupil dans l'oeuvre sont alors à placer dans une stratégie rabâcheuse afin que le lecteur ne cède pas à la tentation de se "renardiser" lui-même, encouragé par l'exemple de Renard qui, malgré les déboires essayés, n'aura pas manqué de satisfaire bien souvent ses désirs. Dissuader le lecteur de l'exemple de Renard alors que celui-ci amuse et réussit devient un projet complexe pour la perspective auctoriale; d'ailleurs, comme nous verrons par la suite, cette prière qui ouvre la confession burlesque, la dévoration cruelle qui la clôt ainsi que les interventions fréquentes qui accusent le goupil, semblent décharger la conscience d'un auteur qui, à un autre niveau, montre bien que Renard continue à exercer une forte attraction.

Ayant aperçu le milan, Renard n'a aucun mal à la convaincre pour qu'il approche et vienne le confesser. Rien ne nous empêche de croire à la sincérité, du moins momentanée, de ses larmes et de son intention: sa vie étant en danger, il peut se présenter sans tort comme "[...]l'asse creature/ Qui est ici en aventure / Et en dotance de mortir" (vv.318-319). Mais le court sermon que le milan adresse à Renard rend le lecteur perplexe:

"Renart, ce dist sire Hubert,
Par le temple ou Dex fu oferz,
Clerc et provoivre sont tuit fol.
Ja Dex ne place que je vol
De sus cest fein a terre seche,
Se hons vaut rien qui ne peche,
Ne hons qui n'a fet assez de mal.
Li pautonnier, li desloial,
Li traïor, li foïmentie,
Cil sont des peines d'enfer quite." (vv.338-339)

Tout attritionniste et indulgent que puisse être le milan, il semble bien qu'il a commis un excès en montrant que le pardon des plus graves péchés est si facile à obtenir. Son message est bien simple: les pires pécheurs échappent de l'enfer par confession, et le péché lui-

même est indispensable pour tout homme qui vaille. Il est évident que ce milan est bien trop laxiste. Cette exagération manifeste des arguments utilisés tourne en dérision l'attitude du milan et sa technique de persuasion, laissant ouverte la possibilité d'y lire une satire contre une partie du clergé³. Mais, d'autre part, elle ne fait qu'annoncer un discours qui mènera cette outrance au paroxysme par d'autres procédés.

Commence alors la première longue intervention de Renard où celui-ci, loin de tenter de convaincre le confesseur de sa contrition sinon de son attrition, reconnaît avoir commis les pires péchés sans aucun signe de remords. Pariure, sodomie, hérétique, apostat, il a été excommunié mais affirme que son âme n'en sera pas pour autant damnée. Il s'agit bien d'une confession dérisoire dont l'objet est de montrer la complaisance du goupil dans les péchés qu'il a commis et, plus encore par le dédain manifesté pour l'excommunication dont il a été frappé, une confiance au pardon divin insolente du moment qu'elle n'est accompagnée par aucun signe clair de contrition. D'ailleurs Renard renverse la situation et passe de s'accuser et à la satire ouverte des ordres de Cléaux et de Cluny et à la tentative de justifier sa conduite adultère en montrant qu'elle est un résultat nécessaire de sa nature. Mais cela mérite d'être abordé dans le détail.

Renard n'attaque pas frontalement les ordres dès le début de son discours mais, bien au contraire, se montrant incapable de supporter les conditions de vie si rigoureuses des moines, reconnaît le mérite de leur conduite. Il a "[...]un mal parmi les flancs/ Qui chascun jor, par droite rente./ Me reprend bien vint fois ou treize" (365-358) ainsi que "[...]la crope trop legiere / Et fol semblant et fole chere" (371-372). Mais c'est surtout à l'abstinence sexuelle qu'il ne peut se résigner car il ne pourrait se passer "De Hersent et de son pertuis". Puis le discours de Renard glisse sur un ton franchement obscène et satyrique les moines. D'après notre goupil, ils devraient se consacrer, pour la bonne santé de l'ordre, à la fornication au moins une fois par semaine. Mais Renard les considère des débauchés en puissance, "lecheors" comme il est lui-même appelé, qui ne sont capables d'aucun contrôle sur eux-mêmes. Ainsi, ils sont si luxurieux que si on leur permettait une fois par semaine de fornicuer ils maltraiteraient la prostituée qu'on leur

3. Les différences entre la contrition et l'attrition sont abordées dans l'oeuvre de Jean Delumeau *L'aveu et le pardon*, Paris, Fayard, 1970. L'attitude initiale de Renard qui songe à se confesser seulement lorsqu'il se voit en péril répondrait à l'attrition, mot qui selon cet auteur désigne depuis le XII^eme siècle une "détestation imparfaite des péchés" (*Ibidem*, p.52).

livrerait et se battraient entre eux car chacun voudrait être le premier. Voilà donc qui tranche avec le projet initial: Renard accuse maintenant de débauche les moines et justifie ses actes en montrant que si les moines ne pêchent pas ce n'est que parce qu'ils n'en ont pas l'occasion. Point d'attrition par conséquent mais, au contraire, une argumentation tendant à minimiser les propres fautes en matière sexuelle sinon à s'exculper devant qui le pécheur devrait précisément s'inculper.

Mais il y a plus: l'éloge d'Hersent devient une autre tentative de justification de l'adultère. Maintenant la confession devient une transgression ludique de l'éloge courtois de la dame au moyen de l'éloge direct de ses organes sexuels sur un ton obscène et outré. Ainsi le goupil développe-t-il une stratégie de persuasion complexe devant son confesseur afin de lui montrer que c'est pas force qu'il cède à Hersent. Cette stratégie se manifeste au niveau même de la gestualité: lorsque Renard pense au "pertuis" de Hersent "[...] M'en remuente trestut le membre / Et heriche tote la charz" (433-434). Les courtois peuvent, comme la poésie lyrique et le roman nous le montrent, tomber dans une délicateuse rêverie ou même s'évanouir en pensant à leur dame, Renard de son côté sent ses poils se hérisser lorsqu'il songe au sexe de Hersent! Et Renard argumente aussi: l'organe sexuel féminin apporte des bienfaits à l'homme et lui permet de supporter les maux d'amour. Remarquons que ce n'est pas l'amour qui permet d'endurer les tourments de la sensualité inassouvie mais, au contraire, le sexe qui permet de se débarrasser des peines de l'amour! Et, pour finir, le pécheur a l'audace de poser des conditions pour entrer dans les ordres: il ne deviendra moine que si Hersent est admise dans l'ordre "Car molt est l'ordre bonne ert belle / Qui est de male et de fenelle" (vv.465-466).

C'est ainsi que s'achève la première intervention de Renard qui ne correspond donc pas à une confession typique. Nous avons surtout remarqué que son objet change: le but du goupil n'est pas de se repentir pour recevoir l'absolution mais, au contraire, de montrer une certaine complaisance en ses propres fautes, de justifier son adultère par des raisons intrinsèques et extrinsèques à sa nature et finalement d'accuser les moines au lieu de s'accuser lui-même. Si la tentative du milan pour que Renard se confesse était dérisoire par l'argumentation utilisée, la confession de Renard ne l'est pas moins et dérive sur une apologie de soi-même.

Suit alors la longue réponse du milan qui tentera inutilement de convaincre Renard de renoncer à ses péchés. Renard en a avoué de très graves mais le confesseur va déployer tout son art pour détourner le goupil seulement de l'adultère. Il est vrai que ses propres paroles nous montrent qu'il n'a pas oublié que ce pécheur n'est pas seulement un adultère:

" Fé le confés, si le repent
Et de ces pechés et des autres
Que tu ne vois es o les autres
Qui en enfer voissent tot quire!" (vv.494-497)

Toutefois l'application exclusive de son art pour détourner Renard de la louve Hersent se prête à suspicion et révèle, me semble-t-il, que l'objectif du narrateur n'est pas tant de raconter une confession de Renard que de trouver un cadre où les propos des deux personnages résultent encore plus convaincues par leur inadéquation à celui-ci. En effet, si nous envisageons les moyens que développe le milan pour mener le pécheur à son repentir nous constaterons qu'il y a là un confesseur bien étrange, ce qui met en question toute hypothétique exemplarité du texte comme modèle de confession du pécheur le plus convaincu, qui serait représenté ici par le goupil.

Il est frappant de constater que le milan, contrairement à sa première intervention si réconfortante pour le pécheur, commence maintenant par le blâme violent du goupil sinon l'insulte: "Fel nein, fel rous, fel descreüz. / Tant par es ores desçôts / Que Hersent as t'amor donee" (vv.272-273). Une telle virulence semblerait plus propre d'un Ysengrin cocu que d'un confesseur qui se doit de mener son pécheur à la contrition et qui devrait commencer par détourner Renard d'autres péchés bien plus graves. Après l'insulte, le milan va appliquer tout son talent à donner des arguments pour que Renard abandonne Hersent et à les formuler de façon telle qu'ils provoquent une réaction immédiate chez le goupil. Le milan essaye en premier lieu de détourner Renard de la louve en montrant que celle-ci ne mérite aucunement son attachement. Renouant ainsi avec les motifs topiques de la misogynie médiévale il dresse un tableau de la louve où celle-ci apparaît avec tous les défauts et vices imaginables: laidur, dérépitude, lubricité insupportable, infidélité, etc... Un tableau qui cherche à frapper Renard non seulement par ce qu'il représente mais aussi par les figures de style dont le milan, en orateur particulièrement doué, se sert pour orner son discours. Confesseur bien particulier puisque ses paroles, pour autant que leur intention soit de corriger le pécheur, sont encore plus obscènes que celles de Renard. Si l'éloge de l'amie de Renard se centrait exclusivement sur ses organes sexuels, la condamnation de la dame que prononce maintenant le milan procède de la même façon, comme les vers suivants, que nous choisissons entre bien d'autres, nous le montrent:

“ Ele a entor le cul plus foncez
 qu'en un arpen de bois n'ait roncez.
 Dont par devroies ores fondre.
 En la pel qui au cul li pent ” (vv.489-493)

Les mêmes procédés sont utilisés à profusion: comparaisons et métaphores plaisantes sur les organes sexuels, sur le coït même, avec une forte dose d'hyperbole. L'intention auctoriale semble claire: provoquer le rire par l'application de tel procédé aux parties “sales” du corps, par l'exagération bouffonne des images mêmes et, surtout, par leur inadéquation à l'expression à laquelle on devrait s'entendre dans ce cadre, qui rappelleons-le, est une confession en danger de mort et état de péché mortel. Les organes génitaux féminins sont la cible constante de ces procédés qui révèlent les ressorts émotionnels que le confesseur cherche chez le destinataire. Examinons quelques exemples: c'est une plaie telle qu'elle ne pourrait ressentir aucune sonde si large fut-elle (vv.510-512), une béance telle qu'il faut moins de place à un palefroi pour guêser (538-541), etc... La terreur masculine de l'engouement dans le sexe féminin semble sous-tendre ces images, quoiqu'elle soit conjuguée par l'évidente exagération burlesque. C'est d'ailleurs sur ce même thème que s'achèvent les paroles du milan: “ Ce est li gorz de Salenie, /Que quant que il aieint s'i nie ” (vv.629-630). Le sexe de la louve est donc présenté comme gouffre destructeur de son partenaire cherchant ainsi à faire que celui-ci, par nécessité de se préserver, en soit dégoûté. Mais, outre que cette invective ne s'adresse qu'à une femme en particulier, elle se présente avec une telle insistance burlesque qu'il est évident qu'une intention bien différente la sous-tend aussi: divertir sinon faire rire. Cependant on remarquera que sur le plan de la fiction il résultera de cette intention non pas un dégoût amusé de la liaison sexuelle chez Renard mais, au contraire, le sentiment de l'offense et le désir subseqent de se venger, ce qui montre l'écart qu'il y a entre la réaction du personnage et celle du lecteur qui perçoit de façon indubitable l'outrance comme de ce discours.

Le milan cherche aussi un autre ressort chez le goupil pour le détacher de la louve: la honte. Son argumentation est la suivante: c'est une honte pour le goupil de s'attacher à une telle vieille qui n'a plus qu'une dent dans la bouche, que nul ne pourrait rassasier, qui s'est donnée et se donne à une multitude d'hommes. Ce qui se complète par le dessin d'un tableau burlesque du coït qui met le goupil dans une situation ridicule: la différence de taille est telle qu'il faudra certainement que Renard utilise des échasses ou monte sur un escalier pour s'accoupler à la louve!

Une conclusion s'impose: notre bon milan est un confesseur bien étrange. Il se ravale au niveau du goupil par ses paroles obscènes, qui font preuve d'une verve paillarda semblable, et, de plus, il tente de

faire rejeter le péché non pas la contrition ni ou l'attrition du pécheur mais par son égoïsme le plus brut. Ainsi, toute son argumentation se fonde sur l'intérêt personnel que doit avoir Renard à abandonner la louve: éviter la honte d'une telle liaison avec une vieille femme publique. Mais il y a plus, et le milan révèle ainsi qu'il est fin connaisseur des ressorts du goupil: Renard qui trompe tout le monde, souvent d'ailleurs rien que par plaisir de tromper, serait ici le trompeur trompé: “Aucques set ele de barat / quan ele au cul a pris Renard, /Celui qui tot le monde deçoit / Que tot siecles le seit voit. ” (vv.587-590). C'est donc au ressort de l'amour-propre de ce trompeur que s'adresse finalement le milan. Et à son propre intérêt égoïste comme le prouve le fait qu'il lui conseille de prendre une autre amie - mariée elle aussi - à la place de la louve car “De belle femme est baux pechiés, /Mais de vieille est le cuir si sechie” (545). L'ironie sous-jacente aux paroles sur lesquelles s'achève sa tirade est alors évidente:

“Je ne t'en dirai or plus,
 Car il n'avient pas a reclus,
 ne a moigne ne a provoivre
 qu'il die chose qui n'est voire. ” (vv.631-635)

Après cette longue intervention du milan le narrateur nous montre la réaction Renard. La perspective narrative privilégie à ce moment le lecteur sur le personnage du milan, car elle nous permet d'écouter ce que Renard “ [...] dist soef entre ses denz ” (641). Ainsi, nous assistons à la mise en place d'une stratégie pour venger la dame injuriée par la dévotion du milan qu'il faudra tromper afin de ne pas provoquer sa méfiance. Remarquons comment l'objet de la tentative de persuasion a changé progressivement pour le goupil: il a commencé en persuadant le milan de ses péchés, il est ensuite passé à tenter de s'excuser du moins partiellement en matière d'adultère; maintenant il tentera de le persuader qu'il ne nourrit aucune aversion contre lui. Le voici donc passé du sincère aveu initial au mensonge, à la séduction des vicieuses qui lui est propre. En d'autres termes, l'intention initiale du repentir, qui a rendu possible un retour du goupil à une conduite moralement acceptable, s'est transformée en intention de perpétuer sa conduite habituelle. La duplicité de Renard, qui ne dit pas ce qu'il pense pour mieux attraper ses victimes, apparaît alors explicitement comme stratégie de celui-ci: “Je m'en terei ore a iant [...] S'il savoit ore que je pense, / Ja por proiere ne desfense / Ne laitroit que ne s'en volast” (679-674).

Commence alors la deuxième tirade de Renard où lui-ci confesse le vol (681-706), l'adultère, ainsi qu'une prolixité sexuelle ahurissante et burlesque par son exagération même (vv. 707-719) et pour finir de la façon la plus effroyable, la dévoration d'un filleul (vv. 721-726). Le narrateur ne nous indique pas, pendant la durée de la tirade, quel est l'objectif présent du goupil, cependant, le ton utilisé ainsi que la réaction du milan, qui se retire craignant que Renard ne le morde, nous montrent qu'il diffère considérablement de l'intention initiale. Renard maintenant ne veut plus persuader de ses péchés mais au contraire séduire le confesseur en lui faisant croire à sa contrition pour le mettre à la portée de ses crocs. La satanisation de Renard trahissant au milieu même de la confession est donc évidente.

Un court dialogue entre Renard et sa victime s'établit alors, qui mérite d'être observé dans le détail, par sa portée:

«Renart, fait il le maux fous t'arde,
Se trestoz il cors ne me tramble
Plus que la foille qu'est el tramble
Et si ne sai que ce puet estre.
- Par foi, fet renard, hau doz mestre,
de ce vos dirai bien la some.
Il est cosstome de seint ome,
Quant il ot parler lecheor
Pecherresse ne pecheor,
de ce a poïr, si s'esnoïe
Qu'il ne le traie a male voie
Qui en maveïsse vie meïnt."
Oez del lere com l'ateïnt
Et con il l'arrat de parole:
mandite soit tote s'escole!" (vv. 728-742)

L'inversion de rôles est évidente: c'est maintenant Renard qui prend l'initiative et explique à son confesseur les raisons de l'étrange état dans lequel celui-ci se trouve après les paroles du goupil. L'explication donnée se range évidemment dans la stratégie séductrice de Renard; ainsi, à en croire ses paroles, le milan ne tremble-t-il pas effrayé par la possibilité que le pêcheur l'agresse, mais parce que les péchés de Renard sont une tentation pour lui-même! Pour autant que le narrateur nous indique que l'explication de Renard est fallacieuse, la portée de celle-ci dépasse le cadre des rapports entre les deux personnages et apporte une donnée importante sur le rapport envisagé entre la fiction, le narrateur et le lecteur. Quoique la branche VII condamne

explicitement Renard à plusieurs reprises il me semble évident que le lecteur rit avec Renard et non pas contre Renard. Malgré sa méchanceté Renard est ici le héros, ne serait-ce que le héros de la trouvaille verbale ou de l'exagération burlesque. D'ailleurs, le milan lui aussi est un héros semblable précisément quand son discours fait usage des mêmes procédés et du même ton que le goupil. L'avertissement que le narrateur manifeste à travers Renard me semble une tentative de conjugaison de la fascination que, malgré les précautions prises, le goupil continue à exercer dans le texte. Renard séduit par son ingéniosité verbale, mais aussi subrepticement par sa personnalité qui révèle un accord parfait entre ses pulsions et sa morale particulière. C'est bien au lecteur que s'adresse cet avertissement: le rire que provoque Renard, peut troubler la conscience morale lectrice et faire miroiter devant elle l'illusion d'un assouvissement amoral des désirs - en particulier du désir sexuel; il est nécessaire que le lecteur ne cède pas à la tentation et condamne Renard. Et se condamne lui-même en fin de compte, ou sa partie renardienne solidaire du goupil malgré les restrictions de la conscience morale! Et pourtant, si nous comparons la place qu'occupent les exploits burlesques verbaux de Renard et la brièveté de sa condamnation, il nous faut conclure que ce qui attire dans la branche VII c'est la transgression burlesque et temporaire de la norme morale mais aussi discursive - par le goupil, et non pas sa condamnation, qui semble plutôt avoir pour objet de déculpabiliser le narrateur de cette indissimulable complaisance pour notre héros.

Mais c'est surtout le dénouement final de la branche qui tente de conjurer l'attraction indubitable qu'exerce le goupil. Celui-ci, en bon comédien, feint tout à coup de ressentir une atroce douleur mortelle et de s'évanouir. Le milan hésite mais ne pouvant croire que "[...] Renart a son provoïre / Osast fere nul maveïss pleit, / Car trop a ailleurs mesfer" (vv. 758-760) s'approche de celui-ci pour l'aider. Comme on pouvait s'y attendre, le goupil profite de la situation pour tenter de happer le milan, mais celui-ci échappe au prix de quelques plumes. Le dénouement de Renard par le narrateur me semble évident par la nature même du piège qui fait appel non pas à la faiblesse de l'autre mais à sa bonne conscience pour le mettre à la portée des crocs. Renard n'allèche pas sa victime en stimulant ses appétits matériels, comme il lui est habituel, mais au contraire en stimulant sa vertu. Cette satanisation de Renard, noirci d'avantage que dans les autres branches, ne serait-elle pas révélatrice d'un désir de conjurer la forte attraction qu'il exerce malgré tout? D'ailleurs, c'est par la répétition du même mécanisme que le milan va finalement succomber à son séducteur. Renard confesse un dernier péché au milan: il a dévoré les fils de celui-ci. On peut comprendre que le milan réagisse alors en insultant le goupil et en

affirmant que, s'il le pouvait, il se vengerait sur le champ. C'est alors que Renard tend son piège définitif:

“Sire, ce respont li golpis,
Se je vos ai mangiés vos fils.
Je en vien a grant repentance.
Mes or fete une acordance!
Por vos enfans que mangiés ai
Vostre home lije devendrai,
Si nos entebesons en foi.” (vv. 831-837)

Renard défie encore la rectitude morale de sa victime en lui proposant, en fin de compte, qu'elle lui pardonne l'assassinat de ses fils en échange de son dévouement. Le milan accepte et Renard ne manque pas cette fois de le dévorer. Encore une fois, la victime s'est mise à la portée de Renard non pas par une faute morale mais par un exercice héroïque de vertu. Les derniers vers du récit ne peuvent être plus explicites: “Ha las! ci a mal pecheor / Qui a mangé son confessor” (vv. 804-805). Tentative finale de conjurer la séduction qu'exerce ce personnage libre et amusant en le déclarant non pas bon mais mauvais pécheur qui a dévoré un prêtre qui non seulement a montré sa bonne foi en confessant un personnage redoutable comme Renard, mais de plus l'a secouru lorsqu'il le croyait mourant et lui a même pardonné d'avoir été l'assassin de ses fils. Habituellement, les victimes de Renard commentent deux fautes qui les font tomber dans ses filets: Renard commente deux fautes que les font tomber dans ses filets: faute contre la morale, leurs appétits matériels ayant été stimulés habituellement par le goupil, connaisseur de la partie renardienne en puissance de ses victimes; faute contre la règle de conduite essentielle de cet univers: la méfiance envers les autres. La parallélisme se brise ici, ce qui ne manque pas de noircir notre synpathique personnage: le milan commet une faute contre la règle de méfiance mais un acte de vertu en confessant et pardonnant Renard. A moins que ses propres excès vertigineux et pardonnant Renard. A moins que ses propres excès vertigineux, ou un hypothétique calcul sur les avantages qu'il aurait à recevoir un tel baron comme vassal, ou l'orgueil de se croire capable de confesser un personnage suppôt de Satan, lui aient fait mériter ce châtiement. Mais je crois que le narrateur de la branche VII, occupé à condamner un personnage qu'il a fait trop amusant et séducteur, n'a pas exploité ces raisons qui, comme dans d'autres branches, auraient pu justifier du moins partiellement Renard.

La branche VII nous montre deux personnages développant des stratégies pour persuader dans le cadre particulier d'une confession. A ce but, ils argumentent mais surtout enrichissent leur discours au moyen de figures de style qui provoquent le rire par l'objet auquel

elles s'appliquent. Persuasion dérisoire si nous tenons compte que ce langage obscène et burlesque se situe dans une confession en danger de mort et état de péché mortel et que, de plus, Renard n'a aucunement à convaincre son confesseur de ses péchés tandis que le milan essaye en vain de le détourner de l'adultère. Persuasion dérisoire dont l'objet est non pas de nous montrer le processus par lequel un pécheur est mené à la contrition, mais de créer un cadre ou ces excès du langage par leur inadéquation soient encore plus remarquables.⁴

Mais un problème se pose à la conscience narrative: Renard, héros dans cette branche ne serait-ce que par son ingéniosité burlesque et verbale, qui triomphe de son confesseur, pourrait attirer subrepticement les lecteurs, les persuader involontairement de se renardiser. Une stratégie narrative se met alors à l'oeuvre pour tenter de conjurer la fascination qu'exerce ce séduisant personnage. Mais remarquons que malgré la condamnation explicite du goupil qui joint une malignité cruelle à son méfait final, il conserve malgré tout sa capacité de captiver. Après tout il a été le porte-parole du narrateur pour satyriser les ordres monastiques et s'il dévore le milan c'est pour venger l'offense que celui-ci a prononcé contre sa dame. Voilà sans doute l'ambiguïté consubstantielle à cette branche: une perspective auctoriale qui veut nous persuader de la méchanceté de Renard et nous éloigner de toute imitation de celui-ci mais qui en même temps ne peut éviter que Renard soit à la source de notre plaisir lecteur et qu'il nous lance un insidieux exemple d'individu dont la morale est au service direct de ses désirs. Ce qui nous captive, quelles que soient les précautions que prenne le texte. Vraiment, Renard ne serait-il pas le narrateur de cette branche qui nous fait tomber dans ses filets en défaisant notre méfiance par une condamnation du goupil aussi rabâcheuse qu'inefficace?

4. La confession burlesque, l'emploi des figures rhétoriques ayant comme référent une matière obscène fait de cet oeuvre un contre-texte -dans le sens que donne Pierre Bec au terme, qui “[...] s'installe en effet dans le code littéraire, utilise ses procédés jusqu'à l'exaspération mais le dévie fondamentalement de son contenu référentiel” (Pierre Bec, *Burlesque et obscénité chez les troubadours*, Paris, Stock, 1984, p.11).